

lesquels Nicéphore Grégoras, qui écrivait peu après
 l'époque dont nous parlons, et qui cependant était
 grec, parle du triste état de son Eglise : « Autrefois,
 « l'Eglise ne manquait pas de personnages éclairés
 « qui, répandus dans les différents quartiers de Con-
 « stantinople, expliquaient à différents jours, les
 « uns les psaumes du prophète David, les autres les
 « épîtres du grand Paul, d'autres les préceptes évan-
 « géliques du Sauveur. Tous ceux qui étaient revê-
 « tus de la dignité sacerdotale annonçaient la parole
 « de Dieu dans les paroisses, portaient l'instruction
 « dans le sein des familles et dans les maisons des
 « particuliers. C'était quelque chose de divin dans
 « la vie humaine ; c'était une voie certaine pour
 « connaître la vérité et pratiquer la vertu ; c'était
 « comme une irrigation continuelle des âmes par
 « les eaux de la grande fontaine de Dieu. Avec
 « le temps toutes ces choses ont disparu ; de nos
 « jours, toutes les bonnes mœurs sont abolies et
 « comme abîmées dans les profondeurs de la mer.
 « Ensuite cette peste ayant gagné les autres églises,
 « les âmes de toute la multitude chrétienne se trou-
 « vent jusqu'aujourd'hui dans un désert aride sans
 « chemin et sans eau. Le mal en est venu à cet
 « excès que, pour une obole, on fait, de part et
 « d'autre, les serments les plus horribles, des ser-

« ments tels que la plume se refuse à les écrire ; car,
 « la lumière de la raison et de la doctrine étant
 « éteinte, tout se confond, le grand nombre croupit
 « dans l'abrutissement et nul n'est plus capable de
 « connaître ce qui est utile et en quoi la piété dif-
 « fère de l'impiété. » Voilà où l'Eglise grecque en
 était venue, non par suite de la fragilité humaine
 ou des vices qui conspirent sans cesse contre la vie
 de l'Epouse de Jésus-Christ, mais par la mort du
 clergé, c'est-à-dire faute d'une digue à ces vices ;
 en effet, l'Episcopat placé par Dieu pour régir son
 Eglise, n'est pas seulement chargé de lui donner
 l'aliment de la vie, mais aussi de la défendre contre
 la mort, qui consiste dans l'extinction de sa liberté.

Si donc Boniface debout à la porte de l'Eglise, et
 lui faisant de tout lui-même un rempart contre ceux
 qui veulent y entrer pour attenter à sa vie, a droit à
 notre compassion à cause des quelques imperfec-
 tions si inhérentes à l'humanité qu'il aura portées
 dans son saint et auguste ministère, n'a-t-il pas droit
 aussi à la louange et à l'honneur pour avoir pré-
 servé tout le catholicisme des maux qui déshono-
 rèrent si tristement celle qu'on appelait l'Eglise
 grecque ?

LIVRE CINQUIÈME.

SOMMAIRE.

1300.—1303.

Comment le pontificat avait résisté, grâce à la foi des peuples, aux abus de la force et du droit. — Difficultés que la diminution de cette foi crée au pontificat de Boniface. — Le pontife voit naître en Italie, au pied de son siège, la nouvelle civilisation du monde. — Il veut la sanctifier par la foi. — Institution du Jubilé. — Concours incroyable de pèlerins à Rome. — Offrandes considérables des Fidèles. — Giotto ; travaux que Boniface lui confie. — Ambassade surprenante de Florence au Pape. — Mouvement imprimé aux esprits italiens par le Jubilé. — Les Tartares ou Mongols envoient des ambassadeurs à Boniface pour lui demander des secours contre les Turcs. — Vains efforts qu'il fait dans le but de renouveler les croisades. — Les guerres sacrées à la naissance de l'empire ottoman. — Tentatives de Boniface contre la Sicile. — Sa lettre à Charles II. — Mouvements de Florence. — Les Guelfes blancs et les Guelfes noirs. — Stérile légation du cardinal d'Acquasparta. — Boniface appelle en Italie Charles de

Valois. — Dante, ambassadeur à Rome. — Discordes civiles à Florence. — Dino Compagni. — Valois entre à Florence. — Au lieu de pacifier les esprits, il les désunit. — Boniface veut, mais en vain, remédier aux maux causés par le prince français, et, dans ce but, il envoie le cardinal d'Acquasparta à Florence. — Valois met le comble aux malheurs de Florence. — Exil de Dante. — Il devient gibelin et crée une nouvelle épopée. — Dante et Boniface. — Valois, au lieu de combattre Frédéric de Sicile, entre en arrangement avec lui. — Traité conclu par lui. — Boniface désapprouve d'abord, puis approuve ce traité. — Conditions morales où Philippe-le-Bel et Boniface se trouvent placés au moment de leur rupture. — Motifs pour lesquels Boniface, fidèle à l'ancienne tradition de l'Eglise romaine, aimait la France. — Débat entre l'archevêque de Narbonne et le vicomte de la même ville. — Boniface prend la défense du prélat. — Il veut revendiquer le comté de Melguevil en faveur de l'Eglise. — Il envoie vers Philippe l'évêque de Pamiers, en qualité de légat. — Philippe intente un procès à ce dernier, et l'emprisonne. — Etats de Sens. — Leur message à Boniface. — Réponse de celui-ci. — Bulle *Ausculat fli*, et convocation d'un concile à Rome. — Insolence de Pierre Flotte et fausse lettre fabriquée par lui. — Jacques des Normands, légat du Pape, apporte la Bulle en France. — Elle est brûlée par Philippe. — Assemblée dans l'église Notre-Dame de Paris. — Discours de Philippe, par l'organe de Flotte. — Faiblesse des prélats français. — Lettre de l'assemblée au Pape et aux cardinaux. — Consistoire à Rome et discours du cardinal de Murro et de Boniface. — Observation relative au pouvoir indirect du Pape sur les Etats des Princes. — Gilles Colonne. — Doctrine de l'Eglise d'Angleterre et de l'Eglise d'Espagne sur les immunités ecclésiastiques. — Concile tenu par Boniface. — Bulle *Unam sanctam*. — Autre observation sur le pouvoir du Pape et les appels aux Conciles. — Efforts de Boniface pour maintenir la paix avec Philippe. — Troubles en Hongrie relativement à la succession au trône. — Boniface protège son pupille Charobert, et envoie un légat en Hongrie. — Ses lettres au légat. — Autres lettres à Wenceslas, roi de Bohême. — Il se réconcilie avec Albert d'Autriche, et le reconnaît roi des Romains.

Historien des événements accomplis sous le pontificat de Boniface VIII, au commencement du XIV^e siècle, nous nous réjouissons de trouver, sur le Siége romain, cet homme, qui, blâmé par un grand nombre, devrait être admiré de tous. Comment en effet refuser son admiration et ses sympathies à celui qui fut le dernier soutien du pontificat politique, alors que ce magnifique pontificat, créateur d'une pure et noble civilisation en Italie, se retirait, las et affligé, devant l'ingratitude et les calomnies de ses enfants, pour aller se reposer dans les saintes et inviolables retraites de la religion? Quand le pontificat appelé aux grands débats de la race humaine pour peser et régler les droits des peuples et des rois, eut prononcé la sentence qui devait unir les hommes par les liens doux et forts de la justice; quand il eut consacré sur l'autel de Dieu, cette liberté, qui, en affranchissant les sociétés humaines, leur permet de marcher vers le bien, alors les générations adultes, dans leur gracieuse jeunesse,

s'avancèrent, avec un admirable élan, dans les voies du beau et du bon. Le pontificat romain avait eu beaucoup à souffrir depuis la chute de l'empire d'Auguste jusqu'à l'époque dont nous parlons. Vou-
lant conserver, accroître même le principe de la vie dans la société humaine, il avait dû travailler non-seulement à la tirer de la barbarie, qui est le principe de la mort, mais encore à l'empêcher d'y retomber; dans ce but, il avait victorieusement combattu le double ennemi de cette vie, c'est-à-dire, le despotisme du droit et celui de la force. Il fit la guerre à ce dernier et l'anéantit au sein même des peuples du Nord, qui l'apportaient dans leurs incursions; il combattit ensuite le despotisme du droit, cette autre force brute, qui, ne pouvant supporter la loi véritable, se défiait elle-même sous le nom vénérable du droit. La première lutte fut difficile, la seconde surhumaine, parce que le pontificat s'y trouva face à face avec le despotisme complet dans sa matière et dans sa forme. La puissance qui adoucit les hordes sauvages inondant l'Europe fut admirable; mais celle qui éleva, comme un mur, le droit de Dieu devant le prétendu droit humain, fut entièrement divine. Les saints droits de l'Église, ses immunités et sa liberté furent donc l'expression formelle de la loi de Dieu, qui traçait une limite au

droit des princes: si cette limite n'existait pas, ou était enlevée, le droit des princes serait injurieux à Dieu, comme rival de sa puissance; il serait fatal aux hommes en anéantissant la loi qui les protège. Nous ne parlons point des hommes, mais du grand moyen employé par la providence pour rendre la vie humaine moins malheureuse, c'est-à-dire du pontificat. Si donc les fronts de ceux qui ceignaient les infules pontificales parurent quelquefois voilés comme d'un nuage par des pensées humaines; si leurs mains, qui tenaient les balances de la justice, semblèrent quelquefois faibles et tremblantes; si les yeux de leur esprit se tournèrent vers une fin terrestre, le pontificat marchait toujours au but que le doigt de Dieu lui indiquait, investi de sa vertu et guidé par elle. Nous ne disons pas qu'au commencement du XIV^e siècle l'ennemi extérieur de la société, la barbarie, et son ennemi intérieur, l'abus du droit public, fussent anéantis et inoffensifs. D'un côté, l'islamisme, en Orient, menaçait au dehors l'Europe civilisée; de l'autre, la terrible difficulté de concilier l'ordre et la liberté fatiguait d'une manière sanglante les démocraties, et déjà tourmentait lentement les peuples régis par des monarques absolus. Le pontificat romain continua la guerre contre ces deux ennemis; il la continuera toujours, tant que la

religion de Jésus-Christ sera la bienfaitrice des hommes ; mais ce ne sera pas de la même manière, maintenant que le moyen à l'aide duquel il remuait les peuples et les menait à ce double combat, c'est-à-dire l'ardeur de la foi, lui a fait défaut. Ce fut avec ce moyen qu'Urbain II ébranla l'Occident, le conduisit à la rencontre des enfants de Mahomet et repoussa la barbarie. Ce fut avec ce moyen aussi que Grégoire VII contint dans le devoir la puissance de l'Empire. Depuis le commencement du XIV^e siècle, l'Église a défendu la civilisation contre les deux adversaires dont nous avons parlé, non plus par le dévouement spontané des peuples, mais, tantôt en se servant des intérêts des princes et des peuples, tantôt en développant immédiatement sa puissance. Urbain mit en mouvement les générations en masse, dans l'égalité de la foi et du dévouement à son siège ; Pie V encouragea séparément les princes dans l'inégalité de leurs intérêts ; Grégoire VII et Innocent opposèrent à la tyrannie impériale la foi des peuples ; Pie VII la vertu immédiate du pontificat, absolue et toute puissante comme le Dieu qui la lui donnait. C'est pour cela que les premiers de ces pontifes obtinrent des résultats plus abondants et parurent moins hommes que les seconds.

Boniface se trouva à la tête de la chrétienté précisément dans le temps où le tout puissant moyen de la foi perdait de sa force ; son devoir, en raison même du pontificat, était de combattre avec des moyens humains les deux ennemis de la jeune civilisation, de leur opposer même sa propre poitrine ; c'est pour cela qu'il parut homme et que ses adversaires montrèrent plus de fureur et d'acharnement. Toutefois, s'il eut le malheur d'être obligé de faire avancer le pontificat dans la même voie, mais avec des moyens différents, il eut, d'un autre côté, l'insigne bonheur d'être destiné par le ciel à voir et à accueillir dans ses bras, pour ainsi parler, la sainte et véritable civilisation que le pontificat avait conçue depuis Auguste jusqu'à son époque, civilisation que le pontificat avait animée et vivifiée, non de l'esprit corrompu des Césars, mais du pur et virginal esprit de l'Église. Il vit, dans cette bien aimée et douce Italie, pépinière de bonnes plantes, dans cette Italie fécondée des sueurs des papes, le génie latin se réveiller comme d'un long sommeil et l'entourer des beaux-arts comme d'une joyeuse couronne ; il vit que notre âme pouvait porter dans les arts de la pensée et de l'imagination les brillantes formes dont Dieu lui-même avait revêtu la religion. Ainsi, tandis qu'il appelait aux armes pour opposer

une digue au torrent de l'islamisme en Orient, et que du haut de la citadelle vaticane il lançait les foudres sur d'audacieux usurpateurs, il voyait se développer autour de lui une légion d'hommes, qui, dans la grandeur de leur génie, avaient quelque chose de surnaturel; protégés par la Chaire papale, ils ouvraient les portes du siècle sur le seuil duquel ils étaient placés, à une lumière nouvelle qui allait ruisseler du sommet des Alpes et se répandre sur le monde entier. Dante, Giotto, le bienheureux Ange de Fiesole, Marc Polo, Flavius Gioia et autres, tous Italiens, tous environnés et resplendissants de l'auréole de la religion, furent les pères, les grands fondateurs de la civilisation, dont nous sommes aujourd'hui si fiers. Dante crée une nouvelle épopée qui n'est point fille de l'épopée homérique ou virgilienne; celle-ci est toute matérielle, celle de Dante toute spirituelle, toute divine; car sa toute puissante imagination prenant son vol des fondements éternels du bien et du mal, de la récompense et de la punition, ne s'arrête que dans la région infinie de l'immortalité de l'âme, qui est le dogme par essence de la vraie religion; et le sublime poète la confesse dans des vers dont les accents et le retentissement dureront autant que durera l'idée du vrai et du beau. Giotto, Ange de

Fiesole, et toute leur séraphique école, sortis des sens qui enveloppent l'esprit humain, répandirent sur l'art de la peinture un rayon vraiment céleste, un rayon tout mystique, saint comme les vierges et les saints qu'ils représentaient. Or, cette science d'un beau idéal, ils ne la reçurent ni des anciens Grecs, ni des Byzantins, mais uniquement de l'Église. Incultes quant aux formes extérieures, les œuvres de Dante et de Giotto sont divines par l'âme qu'elles renferment, et la poésie et la peinture de ces grands hommes, quoique péchant par l'expression, à cause de l'innocente enfance de ces deux arts, exhalent, qu'on nous passe ce mot, l'odeur du lait maternel qu'ils ont puisé au sein de l'Église. Les voyages qui établissent les communications et les rapports entre les hommes, qui ouvrent des passages et des débouchés à la pensée humaine, afin qu'elle ne reste pas stagnante, mais qu'elle s'accroisse par le contact réciproque, et que le bien se répande également dans tout le corps de la société, commencèrent alors à devenir fréquents, et ce fut sous l'impulsion de la religion que marchèrent ceux qui, les premiers, découvrirent des terres nouvelles; pour fortifier leur cœur, elle l'entourait non « de chêne ou d'un triple airain, » comme parlait Horace, mais de la charité. Le hardi Polo, les missionnaires que